**Zeitschrift:** Revue internationale de théologie = Internationale theologische Zeitschrift = International theological review

**Band:** 10 (1902)

**Heft:** 37

**Artikel:** L'erreur par les mots

**Autor:** Michaud, E.

**DOI:** https://doi.org/10.5169/seals-403527

**Nutzungsbedingungen**

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Mehr erfahren

**Conditions d'utilisation**

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. En savoir plus

**Terms of use**

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. Find out more

**Download PDF:** 13.07.2025

**ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, https://www.e-periodica.ch**

# L'ERREUR PAR LES MOTS.

## I.

« Tout homme est menteur » dit l'Ecriture [1]). De même, tout mot est trompeur : il est trompeur, d'abord en ce sens qu'il n'a pas la force nécessaire pour exprimer exactement et adéquatement l'idée ou l'objet dont il est censé la représentation, ensuite en ce sens que, outre cette faiblesse native et inévitable, il tend souvent, soit par une mauvaise conformation, soit par la faute de notre esprit, à nous donner une idée erronée des objets.

*Habent sua fata vocabula.* Telle est la destinée des mots : d'une part, ils ont pour vocation de pénétrer, malgré leur infériorité matérielle, dans le monde supérieur de l'esprit et d'y jouer un rôle important ; et, d'autre part, soumis aux lois de la matière, ils restent forcément au-dessous de leur vocation et souvent même ils lui sont gravement infidèles.

Cette question n'est qu'un des aspects, ou plutôt un des contre-coups de la grande lutte de l'esprit et de la matière. Aussi, lorsque nous voulons nous exprimer et que, soit par suite de la pauvreté de la langue, soit par maladresse de notre esprit, nous ne trouvons pas le terme propre, recourons-nous à la quantité pour essayer de suppléer à la qualité ; alors nous accumulons les mots, mais sans triompher toujours de la difficulté : d'où le proverbe « déluge de mots, désert d'idées ». C'est ainsi qu'il y a un prétendu savoir, verbal, creux et souvent erroné, qui nous montre non les choses, mais leur ombre, non la vie, mais le mécanisme apparent, la photographie plate et morne, sans donner le stéréoscope qui fait de la photographie une réalité et une vérité, où les distances

---

[1]) *Rom.* III, 4.

et les reliefs sont perçus et où le mouvement et la vie apparaissent.

Transmettre comme sains des mots infirmes, les transmettre sans les comprendre et sans les faire comprendre, c'est multiplier des accumulateurs d'erreurs, c'est fortifier la tradition du mensonge, c'est faire circuler dans la société des principes d'empoisonnement d'autant plus dangereux que souvent les mots font plus d'effet que les choses, et que les formules exercent plus d'attraction que les vérités mêmes. Ce règne des mots qui assujettit souvent jusqu'aux meilleurs esprits et qui réduit en esclavage les vérités les plus importantes, est désastreux ; il est même d'autant plus néfaste que souvent il est confondu avec la foi. Que d'esprits, encore primitifs, prennent en effet pour la foi les raisonnements d'enfants qu'ils continuent par routine (par tradition, pensent-ils), les grossières méprises de leur intelligence naïve, paresseuse ou gauche, les enfantillages qu'ils croient sérieux parce qu'ils les croient sérieusement, mais qui n'en sont pas moins des illusions de mots !

M. Faguet a dit : « Ce qui est difficile, c'est de savoir quelle est l'erreur du temps, et ce qui est extrêmement malaisé et rare, c'est d'aider le public à en sortir. » Peut-être cette pensée serait-elle plus juste, si la tâche en question était déclarée importante plutôt que difficile. Qu'il soit important de savoir quelle est l'erreur du temps et quels sont les moyens d'y remédier, nul n'en saurait douter. Mais que cela soit si difficile, non. Il est évident, en effet, que la grande erreur de notre époque c'est la prédominance des mots sur les idées, et que le grand remède serait la prédominance des idées sur les mots. Je m'abstiens à dessein des mots « matérialisme » et « spiritualisme », parce que, comme tous les mots en *isme,* ils sont obscurs et qu'on en peut facilement abuser. Mais que les matérialistes eux-mêmes veuillent bien examiner de près mon assertion dans les termes mêmes auxquels elle est réduite ; je me persuade qu'ils la trouveront exacte.

Il serait aisé, je crois, de montrer que la plupart des penseurs ont signalé ce mal comme capital et qu'ils ont été préoccupés de ses conséquences.

Sans remonter jusqu'à la *Logique* de Port-Royal, qui contient sur ces matières des observations très judicieuses et

toujours trop oubliées [1]), je puis, pour m'en tenir aux auteurs contemporains, citer, entre autres, les ouvrages suivants : *Le pouvoir des mots,* par A. Le Roy (1873); *Le Psittacisme et la pensée symbolique, psychologie du nominalisme,* par L. Dugas (1896) ; *Antinomies linguistiques,* par M. Victor Henry (1896).

Ce dernier observe très justement que le langage n'est jamais adéquat à son objet ; que le peuple, faisant les langues d'après les *analogies* qu'il perçoit entre les choses, les idées et les mots, fait des métaphores et non des *équations* ou formules algébriques ; que les linguistes et les philologues qui ensuite prennent ces métaphores pour des équations, se trompent gravement ; qu'un mot suffit pour dresser une idole, mais qu'il faut plus d'un sermon pour la renverser ; qu'en outre nous ne pensons pas tous de même les mêmes mots ; que très souvent on ne pense pas exactement ce qu'on dit, et qu'on ne dit pas exactement ce qu'on pense ; qu'ainsi notre langage flotte autour de notre pensée, et notre pensée autour de notre langage, cherchant à s'adapter de leur mieux l'un à l'autre, mais sans y arriver toujours.

Il faut lire aussi les beaux travaux de Max Müller sur la science du langage, sur les rapports de la parole et de l'esprit, sur la pathologie des mots. « Celui qui examinerait, a-t-il dit, l'influence que des mots, de simples mots ont exercée sur l'esprit des hommes, pourrait écrire une histoire du monde plus instructive qu'aucune de celles qu'on a écrites jusqu'à présent... Il est presque impossible de nous exagérer cette influence, car nous ne devons pas penser que l'effet en ait été borné aux ouvrages des philosophes. Elle a agi bien plus puissamment encore dans le discours familier et les réflexions silencieuses des masses, qui n'ont jamais eu de prétention à la philosophie, s'incorporant ainsi en quelque sorte à l'essence même de la pensée humaine. »

Les ouvrages de Michel Bréal sont remplis de réflexions

---

[1]) Voir, dans la I^e partie, les quatre derniers chapitres : « Ch. X. D'une autre cause qui met de la confusion dans nos pensées et dans nos discours, qui est que nous les attachons à des mots. — Ch. XI. Du remède à la confusion qui naît dans nos pensées et dans nos discours de la confusion des mots ; où il est parlé de la nécessité et de l'utilité de définir les noms dont l'on se sert, et de la différence de la définition des choses d'avec la définition des noms. — Ch. XII. Observations importantes touchant la définition des noms. — Ch. XIII. D'une autre sorte de définition de noms, par lesquels on marque ce qu'ils signifient dans l'usage.»

analogues. Déjà Saint-Evremond disait : « Les termes ont le sort qu'on voit au genre humain ; un mot vit aujourd'hui qui périra demain : l'usage parmi nous est fort *ambulatoire.* » A propos du mot « volonté », qu'il explique dans sa réponse à Arnauld, Malebranche dit (p. 278) : « J'ai toujours cru que les termes les plus communs sont les plus confus, quoiqu'on s'imagine les bien entendre, à cause qu'ils sont familiers. » Un peu plus tard le président de Brosses a dit : « Que de disputes ne roulent que sur des mots dont les choses n'existent point, quoique l'on en ait une fois donné une définition reçue qui, bien approfondie, ne signifie rien, et sur laquelle néanmoins on ne cesse de disserter... Une foule d'erreurs sont nées de ce qu'on a mis dans l'expression ce qui n'était pas dans la chose et de ce qu'on a ensuite pris l'expression pour la réalité [1]. »

Vinet va jusqu'à affirmer que la langue d'un peuple n'est pas seulement l'instrument de sa pensée, mais *le fond,* la vraie image de sa vie et toute sa vraie philosophie [2]. Il est certain que les peuples de l'Orient ont un style imagé et excessif [3], qui, s'il était pris à la lettre, comme cela a lieu quelquefois en Occident, aboutirait à l'erreur, pour ne rien dire de plus. C'est surtout dans les sujets « qui tiennent au monde moral », que la parole est « réduite à l'approximation » [4].

Tels mots, en passant sur les lèvres de tant d'hommes qui nous ont précédés, se sont chargés de matière, tels autres se sont vidés de leur signification première. C'est ainsi que, tout en servant de signes aux idées, les mots se prêtent trop souvent aussi à les brouiller. C'est ainsi que les langues les plus sages et les plus savantes sont tissues d'inexactitudes et de bizarreries. Et comme il est plus aisé d'enfler les expressions que de grandir les choses, on se laisse aller, surtout aux époques de décadence où l'on a besoin de dissimuler sa dé-

---

[1]) Voir la *Revue,* octobre 1901, p. 693.

[2]) *Etudes sur le XIX^e^ siècle,* T. III, p. 16.

[3]) M. de Vogüé a écrit : « Dans nos traités avec les Orientaux, quand les interprètes les plus compétents croient avoir pris un calque parfait du texte convenu, on voit naître sans cesse des contestations, on s'accuse réciproquement de mauvaise foi, et souvent les reproches ne sont pas fondés : les mots qu'on tenait pour adéquats recevaient des acceptions différentes dans le cerveau de l'Oriental et dans le nôtre. »

[4]) Vinet, *ouvrage cité,* p. 19.

chéance, aux exagérations et aux boursoufflures les plus mensongères. Un vieux Romain disait au temps des perturbations et des abaissements de l'empire : « *Nos equidem vera rerum vocabula amisimus,* nous avons perdu la vraie signification des choses. »

Il faut adresser le même reproche à notre époque, pleine, elle aussi, de troubles, d'exagérations et de mensonges. « Nous aussi, a dit un publiciste français, nous perdons chaque jour davantage le vrai sens des mots, la vraie signification des choses ; tout est faussé, avachi, déformé, et de cette langue si nette et si transparente, où « ce que l'on conçoit bien s'énonce clairement », nous avons fait un galimatias obscur où le bon sens et la vérité ne peuvent plus se reconnaître [1]). »

Jusque dans les usages les plus ordinaires de la vie, nous subissons, par routine et même sans y songer, la tyrannie de certains mots, même quand ces mots signifient par eux-mêmes autre chose que ce que nous leur faisons signifier. N'est-il pas étrange, par exemple, que le mot *novembre*, qui par son étymologie signifie « le *neuvième* » mois, soit encore employé dans notre calendrier pour désigner le *onzième ?* N'est-il pas étrange que le mot « metaphysica », qui a d'abord désigné les livres d'Aristote placés *après* ceux qui traitaient des choses physiques, signifie aujourd'hui la science des choses suprasensibles, comme si la préposition *après* pouvait équivaloir à la préposition *sur ?* N'est-il pas étrange que le mot *sceptique,* qui étymologiquement signifie celui qui cherche, ait fini par devenir le nom de ceux qui ne cherchent plus, ou même qui n'ont jamais cherché ? N'est-il pas singulier que le mot *système* (σύν, ἵστημι) qui signifiait autrefois « enchaînement de principes », ait été remplacé, dans cette signification, par le mot « science », et que, pris en mauvaise part, il porte toujours préjudice à la science : car toute doctrine est amoindrie quand on dit d'elle qu'elle est un système, et esprit de système est presque synonyme d'esprit de parti et d'exclusivisme étroit.

Notre tendance à l'exagération est telle qu'elle nous fait changer le sens des mots les plus usuels. Au lieu de dire d'une personne qu'elle est *très* bonne, ne dit-on pas souvent qu'elle est *trop* bonne ? Voilà, du coup, *trop* transformé en

---

[1]) Ph. de Grandlieu, 7 mars 1892.

synonyme de *très* ou *beaucoup*. Au lieu de dire d'une personne qu'elle a été l'objet d'une *mauvaise* farce, ne dit-on pas souvent, par ironie, qu'on lui a joué une *bonne* farce ? Voilà le mot *bon* synonyme de *mauvais !*

On appelle *conservateurs* en France les partisans de la monarchie et du catholicisme allié à cette monarchie. Or les « romantiques » se déclarèrent à un moment partisans de la monarchie et du catholicisme du moyen âge. Dira-t-on que les romantiques étaient des *conservateurs ?* Non, car ils étaient plutôt des libéraux, et même des révolutionnaires (ils avaient brisé les entraves étroites des genres littéraires et les règles classiques, ils avaient élargi les cadres de la langue et de la versification ; V. Hugo se vantait même d'avoir mis le bonnet rouge aux vieux dictionnaires). La vérité est qu'ils voulaient le moyen âge en opposition contre le XVII^e^ siècle, contre les Grecs et les Romains qu'exaltait le XVII^e^ siècle ; et comme le moyen âge était monarchique et catholique (romain), ils étaient ainsi monarchiques et catholiques ; mais leur monarchisme et leur catholicisme n'étaient voulus par eux que comme moyens d'opposition contre le classicisme du XVII^e^ siècle ; donc leur monarchie était hostile à celle du XVII^e^ siècle, et leur catholicisme était hostile aussi à celui du XVII^e^ siècle ; donc, au fond, leur monarchisme et leur catholicisme étaient plus révolutionnaires que conservateurs. Par conséquent, le mot *conservateur* peut être très trompeur. On l'a vu mieux encore en 1899 et en 1900, alors que les *conservateurs,* en France, complotaient contre le gouvernement français, gouvernement qui était défendu par les socialistes, que les conservateurs traitaient d'anarchistes ! En ce même temps, les mots « vive l'armée » signifiaient à la fois : « vive l'Etat-major, à bas la magistrature, à bas la République ! » Grâce à cette logomachie politique, les mots *patrie* et *patriote, nation* et *nationaliste,* avaient aussi changé de sens, les mots *patrie* et *patriote* signifiant alors (à l'époque de la « Ligue de la patrie française » présidée par MM. Coppée et Lemaître) : « à bas la république », comme les mots *nation* et *nationaliste* signifiaient également (selon l'interprétation de MM. Déroulède et Guérin) : « à bas la république » !

Après avoir remplacé le mot *progrès* par le mot *évolution,* on s'est imaginé que toute évolution était un progrès, à ce

point que beaucoup d'esprits sont encore étonnés lorsqu'on leur soutient qu'une évolution peut être un recul et non un progrès.

Souvent nous lançons les mots *liberté, égalité, fraternité,* comme des expressions mêmes de l'idéal, et nous ne voyons pas que presque toujours on entend par *liberté* le droit de faire toutes ses fantaisies, par *égalité* le droit de s'élever au-dessus des plus grands, par *fraternité* le droit de recevoir tous les services sans en rendre aucun.

En 1848, les mots *socialisme* et *individualisme* avaient une signification tout autre qu'aujourd'hui. Le mot *socialisme* désignait un parti dont l'idée-mère était que chaque homme appartient avant tout à la société, qui possède tous les droits et règne absolument sur les individus. Au socialisme on opposait l'*individualisme,* parti selon lequel la société n'existe, au contraire, que pour les besoins et le développement régulier des individus. Aujourd'hui le *socialisme* désigne un parti, qui veut, avant tout, défendre les droits individuels des ouvriers contre les droits individuels des patrons, et qui veut renverser l'état social actuel pour le soi-disant profit des individus ; en sorte que le socialisme actuel, malgré ses associations et ses syndicats, n'est au fond qu'une espèce particulière d'individualisme plutôt antisocial. Même entre philosophes habitués à définir les mots, on a trouvé, il y a quelque temps, dans une discussion à la Sorbonne, que « les mots abstraits d'*individualisme* et de *socialisme* ont un sens flottant et flexible, puisqu'il y a un individualisme moral qui arrive à réaliser l'idéal du bon socialisme, et un socialisme brutal qui serait le triomphe du mauvais individualisme et la ruine même de la société » [1]).

Que de fois, sans prendre deux mots comme absolument synonymes, ne traite-t-on pas comme équivalentes les idées qu'ils expriment ! Que de fois, par exemple, n'a-t-on pas conclu de la *ressemblance* à la *filiation !* Deux langues se ressemblent, celle-là est plus ancienne que celle-ci, donc celle-ci découle de celle-là ! Il y a des analogies entre le bouddhisme et le christianisme, donc le christianisme est issu du bouddhisme !

---

[1]) Voir le *Journal de Genève* du 10 novembre 1895. L'auteur de l'article, A. S., ajoute : « Cette indétermination des mots n'a pas laissé que de faire planer parfois, au moins pour le public, une grande obscurité dans le débat. »

En août 1899, le colonel Jouaust, présidant le tribunal militaire de Rennes, a tenu au capitaine Dreyfus le langage suivant : « *Il n'est pas impossible* que vous ayez connu... *Vous avez pu* connaître... Toutes ces choses réunies forment *au moins* des *présomptions*... » La juxtaposition de ces trois idées de possibilité, de présomption et de certitude, a passé, aux yeux d'une quantité de personnes, pour une véritable équivalence. Sur quoi G. Clémenceau a demandé : « Combien faut-il de possibilités pour faire une présomption, et combien de ces présomptions pour faire une preuve ? Un nombre suffisant de zéros ferait-il donc une somme positive ? »

Que d'erreurs, judiciaires et autres, ont été commises sous l'empire de tels raisonnements ! La logique par *à peu près* est extrêmement répandue, parce qu'elle n'impose à la mollesse et à la paresse aucun effort, aucun travail, aucune peine, et que, de plus, elle favorise toutes les passions. C'est plus qu'il ne faut pour qu'on la préfère à la vraie logique, qui, au contraire, exige tant d'attention et de pénétration.

Et, à côté des fausses équivalences de mots et d'idées, il faut signaler encore les déviations des questions, déviations qui sont quelquefois de véritables attentats à la vérité et à la justice. On a vu, par exemple, l'affaire Dreyfus n'être d'abord, à son origine, qu'une question de justice et d'humanité : on était ému qu'un homme, peut-être innocent, ou probablement innocent, ou certainement innocent, fût victime à ce point. Puis, de cette question de justice et d'humanité on a fait une question de judaïsme : cet homme est un juif, a-t-on dit, donc il est coupable ! Ensuite, la question a été transformée en question protestante et en question ultramontaine, en ce sens que, des protestants (MM. Scheurer-Kestner, Trarieux, Monod, etc.) ayant soulevé la question, les ultramontains en ont fait une question à la fois juive et protestante, et que les ultramontains s'étant posés dès le début en adversaires « du juif », la question est devenue aussi ultramontaine. Autre déviation : on en a fait une question d'armée et d'honneur militaire ; d'où l'on a conclu que, si des juges militaires avaient pu être trompés ou se tromper, toute l'armée serait corrompue ; or, l'honneur militaire devant être sauf dans tout pays qui se respecte, il était évident que Dreyfus une fois condamné était réellement coupable ! Ce n'est pas tout. Nouvelle déviation : la

question est devenue une question de revanche, et quiconque voulait affirmer l'honneur de l'armée et l'honneur du pays devait crier : « à bas Dreyfus ! » Enfin, des socialistes ayant réclamé très éloquemment que l'affaire fût examinée et jugée par les tribunaux compétents et suivant toutes les règles de la procédure, les ennemis de Dreyfus ont fait de cette question judiciaire une question socialiste, comme ils en avaient fait déjà une question juive et une question protestante, etc. C'est ainsi que, de déviation en déviation, on a oublié le point de départ, comme dans une catachrèse, et qu'on a finalement tout dénaturé, comme dans un guet-apens.

Tels sont quelques faits, entre mille.

## II.

Or, si c'est un fait avéré que l'erreur pénètre souvent par les mots dans les esprits, dans la science, dans les lettres, dans la société, dans la politique, en un mot dans les choses les plus ordinaires de la vie, comment pourrait-elle ne pas pénétrer aussi dans la théologie ?

La théologie n'est pas la révélation. Elle n'est que la science des choses religieuses, l'explication plus ou moins philosophique et plus ou moins scientifique des vérités contenues dans la théodicée naturelle et dans la révélation surnaturelle ; mais elle n'est pas cette révélation même, parce que les explications et les applications d'une vérité ne sont pas cette vérité même. Science humaine, la théologie est donc, comme toutes les sciences humaines, condamnée à se servir du langage humain, et par conséquent exposée, comme toutes les autres sciences, à être victime, elle aussi, des méprises de mots, des abus de phrases, des faux synonymes, des fausses équivalences, des faux raisonnements, en un mot de tous les vices de la fausse logique.

Dieu n'a pas promis l'infaillibilité aux théologiens, et par conséquent ils doivent se résigner à confesser, eux aussi, qu'errer est une chose humaine *(errare humanum est)*. D'ailleurs, s'ils essayaient de le nier, l'histoire est là qui leur apprendrait à se mieux connaître, et qui leur ferait constater que, dans la plupart des questions, plusieurs d'entre eux ont employé des expressions malheureuses et forcées, et ont com-

promis, en les exprimant mal, les vérités qu'ils voulaient répandre et défendre.

D'une part, se résigner à voir la vérité telle qu'elle est et à la confesser telle qu'elle est, et, d'autre part, l'aimer et la faire aimer telle qu'elle doit être, c'est là le double devoir de tout théologien digne de ce nom.

Voyons donc d'abord les faits *tels qu'ils sont.*

C'est un fait, comme l'a dit M. Fouillée, que, « lorsque nous parlons des questions suprêmes, notre langue est trop imparfaite ».

C'est un fait qu'il y a des transformations en théologie comme il y en a dans toutes les choses humaines ; que les théologiens sont des hommes, disons même des savants, et que, comme tous les hommes et comme tous les savants, ils obéissent à certains courants, à certains points de vue, à certaines influences d'éducation, d'habitude ou de société, qui s'imposent à leur époque et à leur personne, aux uns dans tel milieu et de telle manière, aux autres dans un autre milieu et d'une autre manière.

C'est un fait que les théologies payennes sont remplies d'erreurs de ce genre et de cette provenance. M. Fr. Paulhan a dit « qu'on n'attache jamais le même sens au même son, mais bien des sens à peu près analogues à des sons qui se ressemblent, et qu'on ne se comprend jamais que grossièrement » [1]). D'où il résulte que le langage, sans être une méprise perpétuelle, est un instrument qui est loin d'être d'une exactitude parfaite, et qu'il faut savoir l'employer en suppléant par la raison à toutes ses lacunes, à tous ses défauts, à toutes ses inexactitudes.

Chose étonnante, même dans les choses sérieuses, on se laisse attirer plutôt par les déviations que par les régularités du langage. « Le fait est que des confusions et des jeux de mots ont beaucoup contribué à la formation de nos conceptions du monde, à la naissance des mythes et au développement des religions » [2]). Max Müller a affirmé que la mythologie est une maladie du langage. Lang, qui représente l'école anthropologique, avoue cependant qu'un grand nombre de

---

[1]) *Revue des Deux Mondes,* 15 août 1897, p. 881.
[2]) P. 887.

mythes, de ceux particulièrement qui se rapportent aux noms de lieux, ont pour origine des étymologies populaires.

Même aujourd'hui peu de mots ont une signification absolument précise. Les idées flottent autour d'eux plutôt qu'elles ne sont contenues en eux, et elles sont toujours prêtes à se substituer les unes aux autres à cause de leur parenté avec le mot qui leur sert de lien.

« Les différents sens d'un même terme ont donné naissance à des mythes différents par une sorte de confusion de sens divers associés à un même son. Ainsi la fable des Hespérides [1]) est la même que celle de la Toison d'or [2]), le double sens d'un mot qui peut désigner une chèvre ou une pomme ayant causé la méprise. De même pour Augias; c'est, dit M. Bréal, un surnom du soleil; si nous voulons savoir ce qu'il faut entendre par ses écuries, il faut nous rappeler le double sens du mot *go,* qui, dans la langue védique, désigne à la fois la vache et le nuage, et par suite la double signification de *gotra,* qui marque à la fois dans les Védas l'écurie et le ciel » (p. 889).

Le Rig-Veda renferme des mythes provenant manifestement de jeux de mots, de métaphores latentes, de mots insuffisamment fixés [3]). « Je crois que la méprise a joué un rôle très important dans l'évolution des philosophies, comme l'association par assonance a puissamment contribué au développement des langues, des mythes et des formes littéraires. Je ne suis pas bien sûr qu'à l'origine d'un grand nombre de systèmes on ne trouvât non seulement l'association par juxtaposition des sens divers autour d'un même son et le passage de l'un à l'autre, mais encore de véritables méprises » (p. 894). — « Je sais bien tous les inconvénients que peuvent avoir l'impropriété des termes et le manque de rigueur du langage. D'innombrables bévues en résultent » (p. 895). — « Dans le développement ou l'application des idées morales, le rôle de la

---

[1]) Ces trois filles d'Atlas possédaient un jardin dont les arbres produisaient des pommes d'or, placées sous la garde d'un dragon à cent têtes. Hercule tua ce dragon, s'empara des pommes d'or; c'est le onzième de ses travaux.

[2]) Toison d'or, gardée par un dragon; elle fut enlevée par Jason et les Argonautes.

[3]) V. l'étude de M. Regnaud, dans la *Revue de l'histoire des religions,* XVI, 166-169.

confusion du sens des termes est bien remarquable » (p. 895). — « Il y a trop, dans la vie des éléments de notre âme, d'esprit individualiste, et, si je le puis dire, d'esprit de clocher. A coup sûr, cette disposition varie beaucoup d'une âme à l'autre; il en est dont la souplesse est plus grande, qui dissocient avec bien moins de peine les éléments de leurs émotions et de leurs idées pour les arranger mieux, qui ne pensent pas et n'aiment pas par bloc; mais ceux-là mêmes, et les plus avancés parmi ceux-là, restent encore, bien que dans une moindre mesure, impuissants à coordonner parfaitement tous les éléments de leur être, et soumis encore aux illusions de l'association par assonance » (p. 901-2).

Bien plus, c'est un fait qu'il y a eu, dans le paganisme, de fausses équivalences d'idées et de principes, comme il y a eu de fausses équivalences de mots; et que ces fausses équivalences ont conduit à des monstruosités. De l'idée de l'adoration qui est due au Maître absolu de la vie, on a passé, croyant être logique, à l'idée de la nécessité de lui immoler des victimes humaines [1]). Grâce à la ferveur religieuse, le meurtre, au lieu d'être imposé à la victime, devint volontaire de sa part et aboutit au suicide, suicide réprouvé par la saine morale, mais méritoire d'après la religion payenne [2]). Une fois lancé dans cette voie, on se crut logique en pratiquant le meurtre des proches parents et surtout des enfants nouveau-nés, ceux-ci étant plus agréables à la Divinité, parce qu'ils étaient plus purs! [3])

Il en a été de même de l'anthropophagie religieuse, qui a survécu au cannibalisme par besoin, par gourmandise, par vengeance et par piété filiale. « Lorsque la victime a été désignée pour l'immolation, raconte M. de la Grasserie, elle est considérée comme faisant déjà partie de la substance divine; on la pare du même nom et des mêmes symboles que la divinité à laquelle on la sacrifie. Cela se comprend, puisque celle-ci va la couronner et qu'elle deviendra sa propre substance. Donc ceux qui mangeront de la chair de la victime entreront en participation de la divinité elle-même; c'est une véritable communion, une *consubstantiation* qui résulte de l'anthropo-

---

[1]) Sur les sacrifices humains, voir R. de la Grasserie, *de la Psychologie des religions*, p. 18-19; Alcan, 1899. — [2]) P. 19-20. — [3]) P. 20-21.

logie religieuse. Aussi a-t-elle été pratiquée au Mexique et dans l'Amérique centrale [1]). » Etc. — Et encore : « Le parricide religieux existe chez certains peuples, notamment chez les Vitiens... Plus encore, peut-être, que l'anthropophagie et le parricide, la prostitution religieuse paraît inexplicable... Elle existe cependant... [2]) »

Heureusement ces horreurs et ces infamies n'ont pas existé dans le christianisme, chez les vrais chrétiens du moins. Mais, de même que les anciens chrétiens ont adopté plusieurs rites payens, en les détournant toutefois de leur signification payenne, ainsi les anciens théologiens chrétiens ont accepté plusieurs mots payens malgré leur infirmité et leur insuffisance notoire. Combien ils auraient mieux fait d'essayer de les remplacer par des mots nouveaux, sinon adéquats aux dogmes nouveaux, du moins plus aptes à les exprimer ! Malheureusement il n'en a rien été. De là, en partie, l'impuissance de notre théologie, où tant d'expressions restent manifestement au-dessous de leur tâche. Si Léopardi a dit : « Hélas ! qui nous donnera une langue philosophique ? » à combien plus forte raison devons-nous nous écrier aussi : Hélas ! qui nous donnera une langue théologique ?

Si Clément d'Alexandrie a reproché vivement aux philosophes grecs leurs querelles de mots, leurs sophismes, leur art de jongler avec les idées [3]), ne peut-on pas faire le même reproche à maints théologiens qui ont hérité non seulement de leur langage et de leur philosophie, mais encore de leur verbosité, de leur subtilité, de leur recherche de la pointe purement verbale et sophistique, « bavards et hâbleurs qui s'affublaient du manteau de philosophe » ? Trop assservis aux systèmes de Platon et d'Aristote, les plus célèbres théologiens du moyen âge ont-ils fait autre chose que sophistiquer dans la plupart des questions ? La scolastique, il faut enfin le reconnaître, est une immense logomachie, à une distance infinie de la divine simplicité de l'Evangile ; et tout ce qui est sorti de cette logomachie n'est encore aujourd'hui que logomachie. C'est l'erreur du concile de Trente d'avoir voulu « dogmatiser »,

---

[1]) P. 22-23. — [2]) P. 24-25.

[3]) Il faut lire le portrait qu'il a fait d'eux dans ses *Stromates*. Voir le *Clément d'Alexandrie* de M. de Faye, p. 154-157.

c'est-à-dire transformer en dogmes, cette logomachie scolastique et sophistique. Les naïfs, les confiants et les timides se laissent prendre aux mots ; les rusés prennent les autres et finissent par se piper eux-mêmes ; ceux qui sont pris et qui s'en aperçoivent, trop orgueilleux pour avouer leur erreur, jouent à leur tour sur les mots pour se tirer d'affaire. O puissance des mots ! Ou plutôt, ô déplorable faiblesse des mots et de l'esprit humain !

C'est le cas de répéter les sages observations de M. Bréal dans sa *Sémantique :* « L'abus des abstractions, l'abus des métaphores, tel a été, *tel est encore le péril de nos études* . . . Il n'y aurait aucun inconvénient à ces façons de parler *s'il ne se trouvait des gens pour les prendre au sens littéral.* Mais puisqu'il s'en trouve, il ne faut pas cesser de protester contre une terminologie, qui, entre autres inconvénients, a le tort de nous dispenser de chercher les causes véritables » (p. 3).

Citons quelques mots, indiqués, en passant, par M. Bréal.

« Celui, dit-il, qui s'en tient à l'étymologie sans prendre garde à l'affaiblissement des sens peut être amené à d'étranges erreurs. Que n'a-t-on pas écrit sur le *compelle intrare* de l'Evangile ? Ces mots sont la traduction du grec *ἀνάγκασον εἰσελθεῖν*, qui signifient « invite-les à entrer » (Luc XIV, 23). Il n'y a là nulle contrainte. Le latin *invitare,* qui exprime la même idée, est un dérivé de *invitus.* Il a commencé par signifier « faire violence ». Mais un excès de civilité l'a fait employer en des occasions qui, dès l'époque de Cicéron, l'ont conduit au sens d'« inviter ». Le verbe allemand *nöthen* ou *nöthigen* est un exemple du même fait » (p. 114).

A propos du mot *substance :* « Un peu de réflexion devrait faire comprendre que le langage étant une œuvre d'improvisation, où le plus ignorant a souvent la plus grande part, et où le hasard des événements a mis largement sa marque, il n'est guère raisonnable de lui demander des leçons de physique ou de métaphysique. Ç'a pourtant été un travers de toutes les époques. Je ne veux rien dire des anciens, ni des savants du moyen âge : mais nous voyons encore le chef de l'école sensualiste au XVIII^e siècle, Condillac, céder à la même illusion. Il vient de raisonner sur les qualités ou apparences des corps. « Dès que les qualités, dit-il, distinguent les corps et qu'elles en sont des manières d'être, il y a dans les corps

quelque chose que ces qualités modifient, qui en est le soutien ou le sujet, que nous nous représentons dessous, et que, par cette raison, nous appelons *substance,* de *substare*, être dessous. » L'ancêtre des idéologues raisonne ici comme un pur élève de la scolastique. Comment le langage nous renseignerait-il sur la substance et la qualité ? Il ne peut nous donner que l'écho de notre propre pensée : il enregistre fidèlement nos préjugés et nos erreurs » (p. 194-195).

Sur le mot *filius :* « Il y avait en latin un substantif *felis* ou *feles,* qui signifiait « la femelle ». Ce nom convenait à la femelle de tous les animaux mammifères (de *fela,* mamelle ; la même racine *fe,* « allaiter », a donné *filius).* Mais il en est venu peu à peu à désigner seulement la femelle du chat, et c'est au sens de « chatte » qu'il nous est parvenu » (p. 120).

Sur le mot *species, espèce :* « Ces sortes de restriction du sens sont d'autant plus variées qu'une nation possède une civilisation plus avancée : chaque classe de population est tentée d'employer à son usage les termes généraux de la langue ; elle les lui restitue ensuite portant la marque de ses idées, de ses occupations particulières. C'est ainsi que le mot *species,* qui désigne de la façon la plus générale l'*espèce,* a été employé par les droguistes du moyen âge pour les quatre espèces d'ingrédients dont ils faisaient commerce (safran, girofle, cannelle, muscade), en sorte que, quand le mot est retourné à la langue commune, il était devenu nos *épices* » (p. 122).

Sur le *sacrificium* (*sacrum facere) :* « Plus le verbe est de signification générale, mieux il s'adapte aux diverses professions. Ainsi *facio,* dans la langue des temples, signifie apporter une offrande, offrir une victime. De là des locutions comme *facere catulo, facere ture,* sacrifier un chien, offrir de l'encens » (p. 123). Etc.

Et pendant que les uns restreignaient le sens des mots ou appliquaient des termes généraux à des cas particuliers ou à des choses particulières, d'autres exagéraient le sens d'autres mots, voulaient absolument les prendre à la lettre d'après leur étymologie même, et prétendaient que tout nom désigne quelque chose de réel et que la réalité de la chose est dans la mesure de la désignation même. C'est ainsi que Fridugise, disciple d'Alcuin, soutenait que le néant est quelque chose,

puisque, disait-il, tout nom désigne une réalité. De ce nominalisme sortait un réalisme absolument fantaisiste.

Beaucoup de théologiens ne remarquent pas assez que les mots changent en théologie comme ailleurs, même quand ils ne paraissent pas changer. Ils ne remarquent pas assez que chaque génération substitue ses nuances de pensées aux nuances de la génération précédente ; que les mots passent ainsi insensiblement d'un sens large à un sens strict, ou d'un sens strict à un sens large, au grand détriment de la vérité. Le mot *substance,* auquel il faut souvent revenir, a signifié autrefois ce qui est stable sous les aspects changeants des choses, et aussi l'étoffe ou la matière dont une chose est faite ; et aujourd'hui il signifie pour les uns force, pour d'autres ce qui existe en soi, pour d'autres ce qui existe par soi. Le mot *personne,* au temps de Tertullien, signifiait « aspect » ; aujourd'hui, aux yeux des masses, il signifie un individu complètement distinct et séparé de tout autre individu aussi personnel. Le mot *éternel* signifiait autrefois une durée dont la fin est inconnue ; et maintenant il signifie, dans son sens strict, une durée qui n'aura pas de fin.

Comment, dans un tel état de choses, les malentendus et les quiproquos pourraient-ils être évités ? Ce qui étonne, c'est qu'il ne s'en commette pas davantage. Mais ce qui étonne plus encore, c'est que des théologiens veuillent avec ces termes mobiles et vagues exprimer adéquatement les choses éternelles et divines ; ce qui étonne, c'est qu'ils emploient ces termes comme s'ils n'avaient jamais changé et comme s'ils avaient toujours eu le sens qu'il leur plaît de leur attribuer aujourd'hui ou qu'ils n'ont que depuis quelques siècles ; ce qui étonne vraiment, c'est que des théologiens ne connaissent ni la nature des mots qu'ils emploient, ni leur histoire, ni leurs variations ; ce qui étonne surtout, c'est qu'ils s'obstinent à prendre dans le sens strict les mots que les Ecritures et les Pères ont manifestement employés dans le sens large, et qu'ils veuillent ensuite imposer comme des dogmes les erreurs colossales auxquelles leur fausse philologie et leur fausse logique les ont conduits.

Qui ne sait, par exemple, que les Pères, dans leurs homélies ou dans leurs discours, ont parlé oratoirement ? Dès lors, n'est-ce pas fausser leur doctrine que de prendre à la lettre

leurs images, leurs métaphores ou leurs expressions larges et poétiques ?

Quand St. Basile a dit que le Père est la cause du Fils, quand St. Hilaire a écrit que le Fils a été *creatus* et *fundatus* par le Père [1]), il est évident, par les contextes, que St. Basile a pris le mot *cause* dans le sens de *principe,* et que St. Hilaire a pris les mots *creatus* et *fondatus* dans le sens de *editus* ou *conceptus.* Or, il suffit de prendre ces mêmes expressions à la lettre, dans leur sens actuel, pour tomber en plein dans l'arianisme, comme on l'a fait au IVe siècle à propos d'expressions analogues de St. Justin, et plus tard encore à propos des termes traditionnels reproduits par Eusèbe de Césarée.

Le mot *sacramentum* est aussi un exemple curieux d'évolutions et de fausses équivalences doctrinales. Isidore de Séville († 636) l'a défini conformément à la tradition : un rite signifiant une chose qui doit être reçue saintement (« sacramentum est in aliqua *celebratione*, cum *res gesta* ita fit ut aliquid *significari* intelligatur quod sancte *accipiendum* est », Tr. des origines, L. VI, c. 19). Deux siècles après, Paschase Radbert introduisit dans cette définition un changement que les yeux grossiers du IXe siècle n'ont pas aperçu, mais qui n'en est pas moins radical, à savoir : que *c'est le rite visible qui opère* ce qui doit être reçu saintement (cum *res gesta visibilis* longe aliud invisibile *intus operatur* quod sancte accipiendum est). Cette fausse équivalence en a encore provoqué d'autres. Au XIIe siècle, Hugues de Saint-Victor a transformé le rite *(res gesta)* en élément matériel, et a remplacé le mot *operari* par le mot *conferre :* « Sacramentum est *materiale elementum* extrinsecus oculis suppositum, ex institutione significans, ex similitudine repræsentans, ex sanctificatione *aliquam gratiam invisibilem conferens.*» Puis, au XIIIe siècle, St. Bonaventure et quantité d'autres théologiens ont remplacé le mot *conferre* par le mot *efficere :* « Spiritualis sanctificatio ex qua (sacramentum) habet virtutem *efficiendi illud significatum.* » Et c'est ainsi qu'on est arrivé insensiblement, mais par des équivalences fausses, à attribuer à l'élément matériel la vertu miraculeuse de produire ou de créer la grâce divine, et cela de par le Christ, qui ne communiquerait plus lui-même sa grâce

---

[1]) Voir la *Revue*, janvier 1898, p. 68 et 82.

dans chaque sacrement saintement reçu, mais qui, une fois pour toutes, aurait établi, en fondant la théorie des sacrements, que c'est le rite extérieur lui-même qui, opéré par le ministre-homme, produit la grâce surnaturelle dans les âmes. Ainsi est née la théorie papiste des sacrements, qui s'est répandue ensuite, même en dehors de Rome.

Bossuet a parlé des « équivoques » protestantes sur l'eucharistie [1]). Il a même répété ce mot maintes fois [2]). Mais ce n'est pas ce mot qu'il faudrait lui retourner, car il est trop faible pour caractériser la doctrine papiste. Cette doctrine est plus qu'équivoque, elle est positivement erronée, si l'on prend dans leur sens naturel et obvie les expressions officielles de Rome. On va le voir en quelques mots. Les Pères ont d'abord parlé d'une présence spirituelle de J.-C., d'une nourriture mystique, en un mot d'un symbole saint et d'un signe sacré ; puis des esprits grossiers ont interprété ces choses matériellement et ont abouti à la transsubstantiation matérielle, qui est aujourd'hui la doctrine romaine. Voici par quelles nuances et quelles fausses équivalences s'est opérée cette altération.

La première affirmation a été celle de la *communion spirituelle* au corps et au sang de J.-C., suivant ces paroles de J.-C. même : *Spiritus* est qui vivificat; caro non prodest quidquam; verba quæ ego locutus sum vobis, *spiritus* et vita sunt (*Jean* VI, 64).

De cette *communion spirituelle* au corps et au sang de J.-C., on a conclu à la *présence spirituelle* du corps et du sang de J.-C. d'abord dans l'acte de la communion, ensuite dans l'eucharistie (pain et vin consacrés).

Puis, pour montrer que cette communion spirituelle et cette présence spirituelle n'étaient pas vaines, illusoires ou chimériques, on a affirmé qu'elles étaient *vraies* ou qu'elles avaient lieu *vraiment,* suivant cette autre parole de J.-C. : Caro mea *vere* est cibus et sanguis meus *vere* est potus (*Jean* VI, 56) ; parole que les transsubstantialistes retournent ainsi : Cibus est *vere caro mea* et potus est *vere sanguis meus!*

Du mot *vere* on a passé aux mots *reipsa* et *realiter*. Tout d'abord les mots *reipsa* et *realiter,* pas plus que le mot *vere,*

---

[1]) Voir son *Hist. des Variations,* L. IV, n. XXV.

[2]) L. IV, n. VI, n. VII, n. IX, n. X, etc.

ne furent pris en opposition contre les mots *spiritualiter* et *mystice ;* car ils n'avaient pour but que d'affirmer la vérité et la réalité de la présence spirituelle et mystique, contre ceux qui auraient été tentés d'en faire une simple figure de style et d'imagination. J.-C. même a voulu qu'on associât les mots « esprit » et « vérité » : Spiritus est Deus, et eos qui adorant eum, *in spiritu et veritate* oportet adorare (*Jean* IV, 24). Mais les esprits matérialistes et charnels ont fait signifier aux mots susdits un réalisme *matériel* et *charnel :* de la vérité de la communion et de la réalité de la présence ils ont passé — croyant faire une simple équivalence d'idées et de mots — à la réalité matérielle et charnelle du corps et du sang. Telle a été la fausse équivalence du IXe siècle.

Au XIIe siècle, une autre a été commise : le mot *realiter* a été remplacé par le mot *substantialiter,* sous le prétexte que la réalité est la substance même et que le Christ ne peut être présent que là où est la matière de sa chair et de son sang.

C'est ainsi que le *substantialiter* a conduit au *materialiter,* au *sensualiter* et au *carnaliter.*

De là la théorie de la *transsubstantiation matérielle,* ou changement miraculeux de la substance matérielle du pain et du vin en la substance matérielle du corps et du sang de J.-C. ; transsubstantiation, dont la conséquence logique et réelle est le stercoranisme même. Que des papistes de bonne foi et délicats ne veuillent pas songer au stercoranisme, je le comprends ; mais leur délicatesse ne saurait empêcher ni la logique ni les faits. Qu'ils le veuillent ou non, leur transsubstantiation conduit au stercoranisme [1]).

Cette manière de conclure de la présence spirituelle à la transsubstantiation matérielle est analogue au procédé de ces dessinateurs qui, à côté d'une superbe et très spirituelle figure,

---

[1]) En effet, c'est un fait que le pain et le vin consacrés sont digérés, par le communiant, et que, lorsqu'ils sont consommés en assez grande quantité, ils produisent des excréments *(stercora),* lesquels sont certes des substances et non des apparences seulement. Ces substances viennent évidemment des substances consommées ; or, si la substance du pain et la substance du vin n'existent plus et sont remplacées par la substance du corps et la substance du sang de J.-C., il faut bien que les excréments en question proviennent du corps et du sang de J.-C. Tel est le stercoranisme, conséquence blasphématoire et horrible, mais logique, de la transsubstantiation.

en dessinent une qui est censée sa reproduction exacte, mais qui contient déjà un changement, changement peu perceptible il est vrai, imperceptible même aux yeux non exercés, mais cependant réel. Cette deuxième figure est suivie d'une troisième, qui est aussi une prétendue ressemblance de la deuxième, mais qui en est également une altération. Et ainsi de suite, de dégradation en dégradation, jusqu'à la cinquième ou sixième figure, qui n'est plus qu'une figure d'*animal*. En ne considérant que deux figures voisines, on saisit difficilement la différence ; mais si l'on passe de la première à la dernière sans considérer les intermédiaires, cette différence est éclatante. Il en est de même des adverbes susdits dans la question eucharistique ; on les croit synonymes, mais ils ne le sont pas. La première erreur consiste à confondre les mots *communion* et *présence* avec les mots *corps* et *sang ;* la seconde, à confondre les mots *participation spirituelle au vrai sacrifice du corps et du sang de J.-C.* avec les mots *manducation matérielle de la vraie chair et du vrai sang de J.-C.* Etc., etc. Et, à la fin, on en arrive à dire que le prêtre est créateur de substances, comme Dieu ; que ce n'est pas là une figure de rhétorique ; qu'il est plus que les chérubins et les séraphins ; que J.-C. même dépend de lui, puisque J.-C. est obligé d'être là où il lui ordonne d'être, dans tel morceau de pain et dans telle goutte de vin ; que le prêtre, de qui dépend J.-C., est naturellement plus que Marie, mère de J.-C. ; qu'elle n'a jamais pu, en effet, opérer le miracle de l'absolution des péchés, tandis que le prêtre l'opère chaque jour ! Etc [1]).

On voit, par ces quelques exemples, comment tout s'enchaîne dans la logique de l'erreur, et comment les fausses équivalences de mots et d'idées conduisent aux fausses équivalences de propositions, de jugements et de raisonnements.

Il faut noter aussi l'extrême facilité avec laquelle, grâce à l'empiétement d'un mot trop ambitieux, on fait dévier les questions, selon ses goûts et ses préférences, sans même s'en apercevoir. Au VII^e concile œcuménique (787), le diacre Epiphane, de Sicile, ayant à prêcher sur J.-C. qui est « la voie », sortit de son sujet presque aussitôt après l'avoir énoncé : au lieu de montrer comment J.-C. est vraiment le chemin, il pré-

---

[1]) Voir *La Manrèze du prêtre,* citée dans le *Katholik,* du 8 juillet 1899, p. 232.

féra montrer les pierres qui sont sur le chemin ; ces pierres étaient, selon lui, les hérétiques. Le mot « hérésie » était alors le grand mot, le mot en vue, le mot dominateur. Le diacre Ephiphane subit cette domination, et il se laissa aller à toute son exécration contre les hérétiques. C'est ainsi qu'au lieu de parler de J.-C., il ne parla guère que des hérétiques.

De même, certains théologiens, ayant à expliquer la transfiguration de J.-C. et la transfiguration de notre âme par celle de J.-C., préfèrent laisser de côté ces grandes questions pour discuter sur la nature de la lumière dans laquelle J.-C. a été transfiguré !

A Jérusalem, au tombeau du Christ, où il ne devrait être question que de la mort du Rédempteur, ne voit-on pas des moines scandaleux boire, dormir, jouer, s'injurier, se battre même, jusqu'à rendre nécessaire, pour rétablir la paix parmi eux, l'intervention des soldats musulmans !

On se rappelle le mot de Constantin aux évêques qui, chacun voulant l'avoir pour soi et son parti, le fatiguaient de leurs appels et le sollicitaient de juger leurs différends : « Je ne saurais vous juger, leur dit-il, puisque c'est vous qui êtes mes juges. » Trois quarts de siècle plus tard, Rufin, dans sa Continuation de l'Histoire ecclésiastique d'Eusèbe, grossit singulièrement ce mot et le rapporta ainsi (I, 2) : « Deus vos constituit sacerdotes et potestatem vobis dedit de nobis quoque judicandi ; et ideo a vobis recte judicamur. Vos autem non potestis ab hominibus judicari, propter quod Dei solius inter vos exspectare judicium et vestra jurgia, quæcumque sunt, ad illum divinum reserventur examen. » On sait comment, au VIII^e siècle et plus tard, ces mêmes paroles furent considérées comme des paroles sacrées et comment elles devinrent « une quintessence de théocratie » [1]).

Si des interprètes abusèrent du sens *accommodatice* des mots et des phrases, ce furent les théologiens. L'histoire de l'exégèse biblique est remplie de ces détournements de sens et de ces abus d'autant plus criants qu'ils se commettent en matière religieuse, là où l'exacte vérité devrait être plus encore recherchée qu'ailleurs. Il n'est peut-être pas une seule

---

[1]) A. Lavertujon, *Chronique de Sulpice Sévère,* T. II, Prolégomènes, p. CXXV à CXXVII.

question théologique où il n'y ait eu une ou plusieurs déviations. La question arienne a dévié, la question iconoclaste a dévié, la question eucharistique a dévié, la question protestante a dévié, la question janséniste a dévié, la question quiétiste a dévié, etc. Cette dernière, à son début, en 1693, était doctrinale ; mais en 1698 l'était-elle encore lorsque la Palatine écrivait : « Je vous assure que cette querelle d'évêques n'a trait à rien moins qu'à la foi ; tout cela est ambition pure ; on ne pense presque plus à la religion, il n'en reste que le nom. » Et si l'on examine l'état actuel des questions théologiques, on sera frappé du peu de sérieux avec lequel elles sont traitées, la plupart des théologiens attachant plus d'importance aux choses secondaires qu'aux choses principales. Dans chaque Traité, un ou plusieurs mots s'élèvent par-dessus les autres, attirent les yeux et l'attention, et tendent à faire converger sur eux-mêmes toute l'importance du Traité, bien qu'ils ne soient que de deuxième ou troisième rang. Par exemple, dans le Traité de la Trinité, certains théologiens ne voient que la question du *filioque ;* dans le Traité de l'eucharistie, des théologiens, oubliant la communion des âmes au sacrifice du Christ, n'aperçoivent que la transsubstantiation matérielle et miraculeuse, et s'appliquent à compter les miracles opérés dans cette transsubstantiation ; dans le Traité de la pénitence, tels oublient la rémission des péchés par la foi et par le repentir, pour ne voir que la confession détaillée des péchés et le pouvoir des clefs, non certes le pouvoir du Christ, mais le pouvoir du clergé ; dans le Traité de l'ordre, tels ne voient jamais le Pontife de la nouvelle alliance, J.-C., mais seulement le prêtre-homme, dont ils font une espèce de vice-Dieu ; dans le Traité de l'Eglise, ces mêmes théologiens n'aperçoivent jamais la société des fidèles, mais seulement la hiérarchie, et dans la hiérarchie le pape, en sorte que la parole de Pie IX : « L'Eglise c'est moi » résume exactement toute leur ecclésiologie ; dans les sacrements, ils oublient ou relèguent au troisième plan J.-C. et sa grâce, pour n'apercevoir au premier que le prêtre-homme et au second les signes sensibles ou éléments matériels. Etc., etc.

Donc, en théologie plus encore peut-être qu'en littérature, en art et en science, les mots, au lieu d'être l'expression exacte de la vérité, sont souvent des fils conducteurs de l'erreur.

## III.

Après le mal, le remède. Après avoir taillé, coudre. Après avoir montré l'erreur, montrer la réparation. C'est ce qu'il nous reste à faire.

1. Le premier devoir de quiconque cherche la vérité et veut déjouer l'inexactitude des mots, des idées et des phrases, c'est de ne pas rester indifférent devant cette inexactitude et de s'appliquer réellement à faire tomber tous ces masques. — Mais, dira-t-on, c'est une révolution que vous provoquez : car si tous les mots trompeurs étaient démasqués, la réforme serait universelle et le monde entier bouleversé. Ne vaut-il pas mieux ménager les susceptibilités de tant de gens timides et de bonne foi ? — Sans doute il faut avoir égard à la faiblesse des consciences timorées ; mais cependant il faut aussi que la vérité soit proclamée, il faut même qu'elle triomphe. Que l'on cherche à concilier la vérité et la prudence, rien de mieux ; mais encore faut-il que la vérité ne soit pas sacrifiée à une prudence aveugle et excessive ; encore faut-il déclarer qu'il y a des abus et des erreurs, qu'il est urgent d'y remédier et de sortir de l'impasse dans laquelle on nous a acculés. Les fidèles en sont, par rapport aux théologiens, dans la situation où se trouve la société par rapport aux politiciens qui l'ont gouvernée et qui lui ont imposé leurs lois. La société s'aperçoit qu'on l'a trompée avec des mots plus ou moins sonores, sonores souvent parce qu'ils étaient creux, et elle veut, sinon rejeter ces mots, du moins se nourrir des choses, des idées vraies. De même, les fidèles s'aperçoivent du vide des formules vaines et des faux dogmes qu'on leur a imposés ; ils réclament les vrais dogmes, les idées justes ; ils voudraient des expressions plus exactes que celles dont on les a « bercés » ; n'en trouvant pas encore, ils veulent bien continuer à se servir des anciennes, mais à la condition de les subordonner à la vérité, c'est-à-dire aux vrais dogmes de l'ancienne Eglise ; ils ont raison.

On a dit avec beaucoup de justesse : « Le sectaire aime moins les idées que les mots, moins la vérité que le pouvoir. De là les conflits fréquents et douloureux qui déchirent les hommes. Comment y mettre un terme, comment assurer le règne de la paix morale ? Faudra-t-il laisser en dehors de nos discussions les problèmes les plus graves, ceux qui émeuvent

l'âme jusqu'en ses profondeurs? N'y aurait-il pas là quelque hypocrisie? Singulière harmonie qui s'obtient par le silence; paix fragile qu'un mot suffit à briser, union superficielle que celle des gens qui parlent de tout sauf de ce qui les intéresse le plus. Faudra-t-il supporter les opinions des autres en nous disant que toutes se valent parce qu'aucune ne vaut rien? Non, notre tolérance ne sera pas cette dédaigneuse indifférence; elle sera quelque chose de plus profond, car elle naîtra de notre sincérité... L'esprit de discussion est partout; qu'on s'en réjouisse ou qu'on le regrette, c'est un fait. Prétendre l'étouffer serait encore plus inutile que coupable. Il n'est dangereux que lorsqu'il est dirigé par la passion, qui lui dicte des jugements *sommaires et superficiels*. Il faut donc l'exercer, le fortifier, l'approfondir, le mettre en garde contre les plus gros sophismes, les plus subtiles hypocrisies, lui donner le sens de la réalité complexe, le détacher des mots pour l'attacher aux choses [1]. »

2. L'activité que nous devons déployer ne doit pas consister à répondre à des mots erronés par d'autres mots erronés. Remplacer un mal par un autre mal, n'est pas corriger le mal, mais le continuer d'une autre manière. Or il ne s'agit pas de varier le mal, mais de le vaincre.

Aussitôt qu'on s'élève contre le parti ultramontain, qu'on lui prouve qu'il viole le droit commun, qu'il n'est pas comme les autres associations de droit commun, qu'il réclame des privilèges comme des droits à lui, il réplique à ses adversaires qu'ils sont des *jacobins*. Lorsqu'on lui démontre que sa dogmatique est contraire à l'Ecriture et à la raison, il répond: Vous êtes des *protestants*. Il prend les mots *jacobins* et *protestants* pour des raisons et il croit positivement avoir raison, comme s'il avait examiné sérieusement les accusations dirigées contre lui. Il défend ainsi ses mots trompeurs par d'autres mots trompeurs. Et si ses adversaires lui répliquaient: « Si c'est là le jacobinisme et le protestantisme, nous en sommes », serait-il convaincu? Non, parce que cette réponse n'en est pas une, pas plus que la réponse qu'il leur a faite lui-même n'en

---

[1]) Discours prononcé en 1899, par M. Steeg, professeur de philosophie à l'Ecole alsacienne de Paris: *la Philosophie et les mots*.

est une. Avec ces procédés, on éterniserait simplement les questions et les erreurs, sans rien résoudre et sans rien éclaircir. Les mots *jacobin* et *protestant* ne font plus peur, pas plus que les mots *schismatique, hérétique, apostat, excommunié,* etc. Il y a eu tant de prétendus schismatiques, tant de prétendus hérétiques, etc., qui n'en étaient pas, qui étaient même de vrais orthodoxes, qu'aujourd'hui ces mots, appliqués à tort et à travers, n'ont plus de portée. Donc, même à des questions de mots, il faut des réponses d'idées ; si ce n'est pas toujours des choses mêmes que l'on part, c'est toujours aux choses mêmes que l'on doit arriver. Les discussions et les réformes ne sont sérieuses et efficaces qu'à cette condition.

3. *Verbis imperare, non servire debemus,* nous devons commander aux mots et non être leurs esclaves. On est leur esclave par la routine et l'inintelligence, on leur commande par la raison. Donc, dans toutes ces questions, soyons avant tout raisonnables et rationnels.

Dieu a voulu révéler les choses invisibles par les choses visibles : c'est ainsi que la création, ou l'univers créé, est l'expression et la révélation du Dieu invisible.

Pour ceux qui savent comprendre, les choses matérielles sont les signes et la figure des choses spirituelles. Mais, dit Pascal, « comme toutes choses parlent de Dieu à ceux qui le connaissent et qu'elles le découvrent à tous ceux qui l'aiment, ces mêmes choses le cachent à tous ceux qui ne le connaissent pas ». Et Pascal ajoute : « C'est pourquoi ceux à qui Dieu fait connaître ces grandes vérités doivent user de ses images pour jouir de Celui qu'elles représentent, et ne demeurer pas éternellement dans cet aveuglement charnel et judaïque qui fait prendre la figure pour la réalité.»

Si tous les chrétiens s'en tenaient à la foi seule, au dogme même, aux enseignements du Christ purs et simples, sans addition ni soustraction, il n'y aurait aucune difficulté, et tous seraient, je crois, facilement d'accord, tant ces enseignements sont le bon sens et la sagesse même, sous des dehors de style oriental toutefois ; dehors qui sont transparents aux yeux capables de saisir les nuances.

Mais les difficultés et les divisions commencent avec les théologiens qui veulent tout expliquer à leurs manières, et

qui, tirant l'un à droite, l'autre à gauche, font sinon dévier la vérité, du moins la courbent en l'interprétant mal et en la forçant, sous prétexte de surnaturel et de merveilleux. Car il faut avouer que beaucoup de théologiens ont une tendance à ne pas se contenter de ce qui est rationnel, mais à exiger, au nom de leur idéal qu'ils croient divin, des subtilités qu'ils croient sublimes, des théories théurgiques qu'ils croient divines, de l'extraordinaire et du miraculeux qu'ils prennent pour des marques de la toute-puissance de Dieu. Or, pour redresser ces courbures, pour rétablir les questions dans leur simplicité première, pour ramener les théories subtiles de cette théologie pointilleuse au dogme vrai, si simple et si sage, il faut une grande sûreté de main et une grande délicatesse de touche. M. Brunetière a dit très justement, à propos du quiétisme : « Le délicat, c'est de démêler entre trois ou quatre versions d'un même fait, identiques au fond, diverses dans la forme, je ne dirai même pas s'il en est une qu'il faille adopter à l'exclusion de toutes les autres, mais si par hasard chacune d'elles, imperceptiblement fausse en un point, ne serait peut-être pas la seule exacte en un autre, et réciproquement. Car les faits ne sont pas plus tôt produits, ils ont à peine commencé d'être qu'ils se sont déjà déformés selon ce que l'on pourrait appeler la courbure originelle des esprits qui les reçoivent. » Fontenelle a dit excellemment : « Il faut être si fort en garde contre soi-même pour raconter un fait précisément comme on l'a vu, sans y rien ajouter ou diminuer, que tout homme qui prétend à cet égard qu'il ne s'est jamais surpris en mensonge est un menteur [1]). »

Si le faux matériel, voulu, prémédité et commis délibérément, est rare, les *altérations insensibles et involontaires de la vérité vraie* ne le sont pas. Or ce sont ces altérations qu'il faut découvrir et corriger.

Il faut se souvenir, pour cela, que les mots ont une première signification, en quelque sorte matérielle ou verbale ; mais ce n'est pas la principale, ce n'est même pas toujours la vraie, celle qui est visée par ceux qui emploient tel mot. Par exemple, le mot *vieux, vieille,* signifie verbalement, matériellement, avancé en âge ou ancien : vieille personne, vieux soldat,

---

[1]) *Nouvelles Etudes critiques,* T. II, p. 41-42, 1889.

vieux château, vieux meuble, etc. Mais quand je dis d'une dame : la vieille, je ne m'arrête pas à la première signification de ce mot, je lui en prête une autre, qui est ou du dédain (dans le sens de vieille imbécile), ou de l'amitié (dans le sens de bonne vieille). Cet élément spirituel que je veux mettre dans ce mot est certainement le principal, mais il n'y est pas matériellement ; il n'y est que spirituellement.

C'est ainsi que les mots sont loin d'exprimer par eux-mêmes toute la vraie pensée qu'on attache à leur sens premier et ordinaire. Ceux qui ne voient que le sens premier, ordinaire, matériel, verbal des mots, ne sont pas toujours, par rapport à ceux qui les emploient, dans la vérité vraie et complète. Il faut voir ce que ceux qui les emploient veulent dire, et non pas exclusivement ce que ce mot signifie matériellement par lui-même.

Le Christ, par exemple, dans ses paraboles, ses comparaisons, ses images, a *voulu* nous enseigner des vérités qui dépassent les mots employés par lui. S'en tenir matériellement à ceux-ci et ne pas voir ces vérités ou les mal voir, c'est fausser sa pensée, son esprit, sa doctrine. Quand il a dit : Mangez mon corps, buvez mon sang, il a *voulu* dire : nourrissez-vous de moi, de ma personne, de ma vie, de mon sacrifice, de mon amour. Le mot *corps,* le mot *chair,* doit être pris spirituellement. Si on le prend matériellement, on n'est plus dans la vérité. Quand Jean a dit que le Verbe s'est fait *chair,* il n'a pas voulu dire que le Verbe n'a pris que la chair humaine ; il a voulu dire qu'il s'est fait *homme ;* le mot *chair* signifie donc, déjà dans ce cas, plus que son sens premier et verbal ; il implique aussi l'âme, l'esprit humain, le cœur humain. Appliqué à un fruit, le mot *chair* signifie la partie molle du fruit autre que la peau, la chair de la pomme, de la pêche, etc., en quelque sorte la substance, la partie nourrissante et alimentaire, ce dont on vit, le *vivendum,* le *de quo vivitur,* ce dont on a fait le mot *viande.* Donc mangez tout ce qui en moi est nutritif pour votre âme, ma doctrine, mon esprit, mon esprit de sacrifice, mon sacrifice, ma grâce, ma vérité, ma divinité ; tel est le sens vrai de cette parole du Christ.

4. Un excellent moyen pour saisir et comprendre les idées exactement, c'est de les analyser d'après une méthode sûre.

« Le seul recours contre la tyrannie des mots, c'est l'analyse minutieuse des idées [1]. » Comment faire cette analyse minutieuse? Lorsque les données de la science et de la conscience sont complexes, il faut les réduire à leurs éléments, considérer ceux-ci soit en eux-mêmes, soit dans leurs rapports mutuels: rapports contingents, rapports nécessaires, rapports d'identité ou de non-identité, etc. Il faut considérer les milieux sociaux, les milieux intellectuels, les temps, dans lesquels ces idées ont été exprimées, les circonstances, le but de celui qui les a émises, etc.

5. Il est élémentaire que, dans ces analyses et ces recherches qui doivent être rationnelles et exactes, on évite les termes vagues, les à peu près, à plus forte raison les expressions mal définies et amphibologiques. Commettre des quiproquos, des méprises, ce serait tomber précisément dans l'erreur à laquelle il s'agit de remédier, et continuer les procédés défectueux qu'il faut corriger. Donc on doit rompre avec la vaine phraséologie, c'est-à-dire avec les mots à double entente ou qui ne disent aujourd'hui rien d'exact, avec les mots en *bloc* ou en *isme* (généralisations abstraites qui pèchent toujours dans quelques détails des réalités concrètes), avec les jugements trop sommaires où la formule dépasse la pensée, avec les arguments oratoires et exclamatoires, avec les pseudo-synonymes et les équations trompeuses.

« Les mots sont un piège où sans cesse se prend l'esprit. Quand on assiste en simple curieux à quelque discussion philosophique, on acquiert presque toujours la conviction que les adversaires tomberaient aussitôt d'accord s'ils donnaient le même sens aux mêmes termes. Ecarter les équivoques où se voile la vérité des systèmes, poser les questions d'une façon simple et franche, n'y employer les mots que dans un sens précis et clair, c'est préparer la solution définitive où se concilieront tous les essais antérieurs [2]. » — « Si l'on comprenait bien les mots dont on se sert, peut-être parviendrait-on à s'entendre [3]. » — « Les à peu près dont on ne se rend plus compte, sont un symptôme invariable de décadence en littérature [4]. »

---

[1]) V. Henry, *ouvr. cité*, p. 5.
[2]) H. Berr, *L'avenir de la philosophie*, p. 8.
[3]) Despois. — [4]) Sainte-Beuve.

Et s'il en est ainsi en littérature, à plus forte raison en est-il ainsi en théologie. Il faut relire, pour peu qu'on en doute, le commencement de la lettre de St. Basile à St. Amphiloque. On y verra avec quel soin et quel scrupule St. Basile y explique le sens et le rôle des prépositions qu'il emploie : *de, par, en, avec, après,* etc. Même soin et même scrupule dans ses cinq Livres contre Eunomius [1]. Il comprend que, dans des questions aussi élevées et aussi importantes que le sont les questions théologiques, un faux départ et un mot mal compris vicient toute l'argumentation et toute la thèse. C'est là une des plus grandes tâches de la critique religieuse, aussi bien que de la critique philologique : bien considérer, comme l'a dit Pascal, qu'« un même sens change selon les paroles qui l'expriment » ; que, par conséquent, tous les mots ne peuvent pas être employés indifféremment ; que les traiter en synonymes quand ils ne le sont pas, c'est porter atteinte à la vérité même.

Souvent, par exemple, le mot *cœur* est pris comme synonyme du mot *amour ;* or l'amour est un sentiment et le cœur un organe corporel. Sans doute, cet organe physique peut être considéré comme un symbole de l'amour. Mais qui dit « symbole » ne dit pas « identité », et vouloir établir une identité entre l'amour et le cœur, c'est tomber, en matière religieuse, dans les plus grossières erreurs. C'est ainsi que les *cordicoles* se sont gravement trompés en prétendant que, puisqu'on doit adorer Dieu dans son amour, on doit aussi adorer le cœur même de Jésus-Christ. Ils confondent l'amour spirituel et infini de Dieu avec le cœur physique de J.-C. homme. C'est du matérialisme, du monophysisme et de l'anthropolâtrie. Il en est de même dans leur culte eucharistique. Autant il est vrai, juste, grand, d'adorer l'amour de Dieu en J.-C. qui se sacrifie pour le salut du monde, autant, répétons-le sans cesse, il est antichrétien, antirationnel, disons même grossier, d'adorer non plus Dieu, mais de la chair et du sang, non plus la divinité de J.-C., non plus le Verbe même, mais de la matière, la matière du pain et du vin transsubstantiée, dit-on, en la matière du corps et du sang. Transsubstantiée ou non, la matière est toujours matière.

---

[1]) Voir la *Revue,* avril 1898, pp. 354-362.

6. Quoique notre pauvre raison humaine ne puisse voir le tout de rien, cependant faut-il encore, lorsqu'on examine une chose, ne pas se contenter de n'en examiner que la moitié. La moitié d'une chose, ou d'une personne, ou d'une idée, n'est pas cette chose même, ni cette personne, ni cette idée. La nature humaine du Christ, par exemple, n'est pas tout le Christ ; la traiter comme si elle était le Christ même et tout le Christ, c'est se tromper manifestement.

Et s'il ne faut retrancher d'une chose ou d'une idée aucune de ses parties constitutives, il ne faut pas non plus lui ajouter un élément étranger ; cette introduction d'un élément étranger, si minime en apparence soit-il, change évidemment cette chose et fait qu'elle n'est plus la même. Ce procédé par addition n'altère pas moins que le procédé par soustraction. Que dire, par exemple, de cette série d'additions, présentées comme des équivalences ? « Etre, c'est agir ; agir, c'est vouloir ; donc être, c'est vouloir ; vouloir et agir, c'est faire effort ; faire effort, c'est souffrir ; donc être et agir, c'est souffrir ! » Presque toutes ces assertions sont discutables. Sous prétexte qu'il y a quelque *contact* ou quelque *analogie* entre toutes ces idées, on raisonne comme s'il y avait *identité*. Là est l'erreur. J'ai déjà montré que dans leur dogme eucharistique, les théologiens ultramontains suivent le même procédé et commettent la même illogicité.

7. La formule « non nova sed novè » est très juste en ce qui concerne les dogmes et leur expression. Les dogmes, étant les enseignements mêmes de J.-C., ne sauraient changer, *non nova*. Mais leur expression, étant humaine, peut et doit changer selon les besoins des époques, *sed novè*. De même qu'il y a un bon et un mauvais néologisme en littérature, ainsi en théologie. Souvent c'est faute de connaître la bonne langue qu'on en invente une mauvaise ; souvent aussi c'est faute de connaître la théologie des Pères qu'on en fabrique une mauvaise, et c'est toujours faute de connaître exactement les vrais dogmes de l'ancienne Eglise qu'on en formule de nouveaux et de faux. Les fabricants de dogmes nouveaux se croient des hommes de progrès; en réalité, ils faussent le dogme et déforment la théologie. Faussaires et déformateurs ! Les vraies améliorations, c'est-à-dire les améliorations dans la vérité et par la vérité, ni ne détruisent ni ne contredisent le bien, mais seulement le per-

fectionnent en mieux et en parfait ; elles font mieux comprendre la vérité existante, mais elles ne la remplacent pas par l'erreur. Ceux qui la remplacent par l'erreur, ne perfectionnent rien, quoi qu'ils disent.

8. Enfin, en théologie comme en littérature, il est une abondance stérile, une verbosité vide et une vacuité verbeuse, une richesse de mots qui n'est qu'une pauvreté d'idées, comme ces vêtements bouffants qui cachent la maigreur, la difformité et la maladie. La vérité n'a pas besoin de ces mensonges, et la vraie religion repousse ces exagérations trompeuses inventées par la superstition. Ce sont les âmes maladives qui ont inventé la superstition, laquelle est une maladie religieuse. Les consciences saines sont sobres, elles savent se contenter de la simplicité des vrais dogmes et des prescriptions de la vraie religion, laquelle est sobre aussi : *oportet sapere ad sobrietatem* (*Rom.* XII, 3). Ce sont les consciences malades qui ont besoin de surmenage, d'exagération, d'exaltation mystique, de faux miracles, de fausses prophéties et de fausses visions, qui sont les épices et les drogues corrosives de la religion. A ces consciences malades il faut des croyances nouvelles, conformes à leurs goûts maladifs, des persuasions extraordinaires, des affirmations indémontrables, des expressions dépassant la pensée, des thèses aventureuses conçues sans norme et sans principes, poussées sans mesure, dans l'indéfini, qu'elles prennent pour l'infini.

Tel, par exemple, affirme que le Christ « évangélique » a « été retrouvé durant le cours du XIX^e^ siècle ». Qu'est-ce que le Christ « évangélique » ? En quoi se distingue-t-il du Christ « historique » ? L'auteur ne le dit pas. Comment ce Christ a-t-il été « retrouvé » ? Il était donc perdu ? L'Eglise de ce théologien ne le possédait donc plus ? Oserait-il l'avouer expressément ? Et ce même théologien affirme un peu plus loin que « la vie spirituelle relève de l'Eglise ». Pourquoi de l'Eglise et non du Christ ? Le Christ n'a-t-il pas dit de lui-même qu'il est la « vie » et que ses paroles sont « esprit et vie » ? Depuis quand l'Eglise est-elle substituée au Christ ? Ne se croirait-on pas en plein ultramontanisme ? Et cependant le théologien en question est protestant et se croit certainement très protestant. C'est là un spécimen du peu d'exactitude avec lequel on exprime ses

pensées, et de l'à peu près avec lequel on fait de l'« évangélisme » comme de l'« ultramontanisme ».

Qu'il suffise, pour aujourd'hui, de signaler ces défauts et d'indiquer ces remèdes. La question est loin d'être épuisée ; je ne fais même que la soulever. Un Traité complet de Méthodologie théologique peut seul la résoudre.

E. Michaud.

---